

Tandis qu'il dégustait sa seconde pipe, l'ouvrier s'approcha de son compagnon, et à voix basse :

— Si tout le monde fait comme lui et nous reconnaît au premier coup d'œil...

Le muet répliqua par une série de signes négatifs voulant sans doute expliquer ainsi que la chose lui semblait impossible.

— Enfin, c'est toujours inquiétant...

Et il rabattit instinctivement son chapeau sur ses yeux en répétant :

— C'est égal ! C'est bien désagréable.

Le second ouvrier fit signe à son compagnon de le suivre, et quand ils furent tous deux à une courte distance, à voix basse, timidement :

— Si mon capitaine voulait bien me permettre de prononcer quelques mots, parce que ce serait vraiment trop long à exprimer par gestes, je lui dirais bien quelque chose ?

— Parle. Mais à voix basse, et fais vite.

— Eh bien ! C'est bonheur sans pareil, au contraire, d'avoir retrouvé ce vieux-là !... C'est roué comme potence, ces vieux maboules ! Et ça doit connaître le pays dans tous les coins !...

On a reconnu dès longtemps nos deux amis.

C'était eux ! C'était bien eux !... Mais combien changés, et après quelles péripéties revenaient-ils courir tant de périls à ce poste fixe où ils avaient été arrêtés !

C'est ce que nous allons tâcher d'exposer dans un très bref raccourci.

Le procès devant une commission militaire, convoquée à Posen, n'avait pu prouver autre chose, en ce qui touchait M. de Prévannes et son fidèle Justin, qu'ils se trouvaient en Allemagne et voyageaient, sous un faux nom et avec un passeport qui n'était pas le leur.

Quant à la charge d'espionnage, des présomptions soit, mais les susdites charges demeuraient impossibles à établir.

On doit le reconnaître, ils avaient été tous les deux traités avec égards, et au bout de deux mois de forteresse de Dantzig, ils étaient graciés de leur peine et remis en liberté.

Ils prenaient place, ce jour-là même, à bord d'un steamer frété pour Amsterdam, et une fois là, en mettant pied à terre, sans dire un mot, le capitaine de Prévannes se dirigea vers un restaurant.

Une fois là, il demanda du papier, une plume, de l'encre.

Et d'une main nerveuse il écrivit deux lettres, brèves, respectueuses, l'une au ministre de la guerre, l'autre à son chef direct, le général commandant le corps d'armée.

Cela fait, les lettres cachetées, mises à la poste, il s'adressa à Justin, qui, à la table voisine, s'administrait un copieux déjeuner.

— Et maintenant, lui dit-il, tu vas prendre le train et rentrer en France.

— Moi, mon capitaine, fit l'ordonnance, laissant tomber sa fourchette. Moi en France... Et vous ?

Moi, dit Maurice avec une énergie qui n'admettait pas de réplique, je retourne d'où je viens, je retourne à Lekno.

— J'en avais bien, comme qui dirait l'idée, fit aussitôt Justin Bréjon, accompagnant ses paroles de son clignement d'yeux habituel, lorsqu'il était satisfait de sa perspicacité. Parce que ça n'est pas rapport que les têtes de pioches nous auraient donné le pion pour une fois que nous pourrions renoncer à notre affaire.

Seulement, mon capitaine, je vais vous dire une chose, sauf respect, si vous vous fourrez dans l'idée que je m'en vas rentrer en France sans vous... non... on en rirait...

— Mais, mon pauvre Justin.

— Oh ! mon capitaine, c'est comme des dattes.

— Eh bien ! non !... Je ne le veux pas ! Il peut nous arriver malheur.

— A vous comme à moi.

— Nous avons toutes les chances pour être repris.

— Ça c'est notre affaire.

— Et cette fois, il s'agira de plusieurs années de forteresse, peut-être.

— Non ! pas peut-être, mais pour sûr.

— Dès lors, je ne veux pas t'entraîner dans une pareille équipée. C'est de la folie.

La physionomie de Justin Bréjon changeait à vue d'œil. Une sourde colère commençait à le galoper.

L'affection qui lui inspirait son officier, son chef de file, ainsi qu'il disait, était un véritable culte. Se voir renvoyer en France constituait pour lui la pire des insultes.

— Eh bien ! finit-il par s'écrier, éclatant et repoussant son assiette, son verre, au risque de les briser, tant devenaient violents ses gestes. Eh bien ! ça va ! C'est du joli ! Dites-moi tout de suite que je suis un feignant, un mal torché, un carapata, un méfiant, un musicien d'infanterie ! quoi encore ! Mande un peu... Qu'est-ce que je vous ai fait ? Eh bien ! c'est pas pour dire, mais je veux bien servir comme garde-chiourme si je me croyais avoir mérité un affront pareil.

Les larmes venaient maintenant, de vraies grosses larmes, qui roulaient sur son teint pâlue de taches de rousseur.

— Ah ! bien ! Je vous jure, mon capitaine ! que ce n'est pas en France que j'irai !

— Et où iras-tu, mon pauvre garçon ?

— Où j'irai ?... Je ne suis pas embarrassé... je rentrerai en Prusse... Oui, je rentrerai en Prusse !... Et à moi tout seul, encore ! Oui, à moi tout seul !... Quand vous me regarderez comme ça... ça ne me fait pas peur... Je suis libre, oui !... Vous m'avez chassé... chassé ! Bon Dieu, de bon Dieu ! Si on peut dire... Moi, Justin Bréjon ! Vous m'avez renvoyé ! Renvoyé en France ! je ne suis plus à votre service !

— Et alors, en Allemagne ! Que feras-tu ?

— Pas malin, allez ! Le premier hacheur de paille que je croise, j'y croche dans la peau... Et alors... Tant que je pourrai ! Et alors... on me fera un sort, je n'aurai plus besoin de rien ! Mais c'est bien vous qui l'aurez voulu, mon capitaine ! Et, pour sûr, ça vous restera sur la conscience !

Et le brave garçon plongea sa tête en ses deux mains en répétant, sans se soucier qu'on pût l'entendre :

— Bon Dieu de Bon Dieu ! Bon Dieu de Bon Dieu !

Justin quand il eut pleuré tout son saoul, et ça ne fut pas long, parce que la fureur qui l'animait séchait vite ses larmes, appela la servante, une belle fille plantureuse, disant à son capitaine :

— Et je le paie, mon déjeuner, et avec ma propre argent, encore... parce que... parce que je ne suis plus à votre service, je ne veux plus rien vous devoir !

M. de Prévannes, au demeurant, était fort perplexe. Le dévouement si sincère de son ordonnance le touchait jusqu'au fond du cœur. Mais il se rendait parfaitement compte des effroyables et multiples dangers qu'ils ne pouvait manquer de courir dans la terrible partie qu'il allait entreprendre.

Néanmoins Justin Bréjon était tellement désespéré qu'il finit par lui céder.

— Reste, lui dit-il, reste, mon garçon. Cependant, je me reproche cet acte de faiblesse, parce que, s'il t'arrive malheur, tu ne me le pardonneras peut-être pas !

— Ah ! bien ! mon capitaine, s'il n'y a que cela qui vous tracasse, vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Ça n'est jamais Justin Bréjon qui vous adressera un reproche, quoi qu'il arrive !

Et marché passé et conclu.

Qu'allait-ils faire ? Quel parti devaient-ils prendre ?

Ils aisaient. M. de Prévannes parlait l'allemand tout aussi bien que le français, mais Justin Bréjon n'y comprenait pas un traître mot.

— Parbleu ! s'écria le capitaine, nous allons changer de costume, prendre la veste de l'ouvrier et nous irons nous embaucher aux mines de Yalta... On a toujours besoin d'ouvriers dans les mines. Une fois là, nous verrons bien.

— Et moi, mon capitaine...

— Toi ! tu seras muet. Ça te sera assez difficile, parce que tu es bavard plus qu'une pie.

— Si on peut dire.

— Eh donc ! nous achetons pelles, pioches et nous trouverons bien un navire pour Königsberg.

— Et des passeports ?

— Dame, nous n'en aurons pas. Si on nous les demande... nous serons peut-être de bonne prise... Dans tous les cas, quoi qu'il arrive... ne réponds jamais... C'est facile.

— Oh ! pour ça, mon capitaine, ça n'est pas pour me vanter, mais je suis certain de faire un muet de premier ordre.

C'est ainsi qu'ils rentrèrent en Allemagne. Par Königsberg... c'était jouer gros jeu. Mais avec leurs longues barbes, leurs longs cheveux, le pic et la pelle qu'ils portaient sur l'épaule, il ne vint à l'idée de personne de leur demander s'ils pouvaient bien être autre chose que des ouvriers.

Et une fois sortis de la ville, aux murailles crénelées, aux fortifications si redoutables, Maurice de Prévannes frappa le sol du talon de sa grosse botte, en disant :

— Maintenant, c'est à nous deux, M. de Malthen !

Justin Bréjon jouait son rôle de muet à ravir. Il regardait les femmes sous le nez, leur faisait des grimaces, leur tirait la langue, leur donnant à comprendre, au moyen d'une minique exagérée qu'il ne pouvait rien leur dire.

— C'est bien dommage tout de même, — murmurait-il, — que je ne sache pas l'allemand, autrement je leur en raconterais, des histoires.

M. de Prévannes prenait ses précautions, s'observait. Le dos courbé, voûté il s'était donné la démarche branlante du mineur. La tête dans les épaules, les cheveux ramenés sur le front, il était méconnaissable et Justin faisait ses efforts pour l'imiter en tous points.

(A suivre.)